

Lettre de Afonso I^{er}, roi du Kongo,
à Manuel I^{er}, roi du Portugal, concernant
l'incendie de la « grande maison des idoles »,
royaume du Kongo, 5 octobre 1514.

Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne

Note	5
Introduction	7
Lettre	15

Note

Afonso I^{er} (1456-1543) est le deuxième monarque chrétien du royaume Kongo. Probablement né au VII^e siècle et à son apogée au XV^e, ce royaume immense correspondrait aujourd'hui, suivant la côte atlantique, au nord de l'Angola, à la quasi-totalité de la République du Congo, à l'ouest de la République Démocratique du Congo et à une partie du Gabon ; vers l'est, il s'étendait de l'océan Atlantique jusqu'à l'ouest de la rivière Kwango et, vers le sud, du fleuve Congo jusqu'au fleuve Loge.

C'est sous le règne de Manuel I^{er} (1469-1521) que se développe l'expansion portugaise vers les Amériques et les Indes. Dans les années 1480, s'établissent les premières relations commerciales et diplomatiques avec le royaume Kongo. Au cours de la décennie suivante, l'action de missionnaires chrétiens et des luttes de pouvoir locales conduisent à des conversions dans les sphères dirigeantes congolaises : en 1509, l'avènement d'Afonso I^{er} scelle une alliance avec Manuel I^{er}, au nom de la propagation de la foi chrétienne. Cette entente, où chaque monarque trouve son intérêt, est très vite émaillée de conflits avec les Portugais présents au Congo. Du fait notamment du développement de la traite esclavagiste, que Afonso I^{er} essaie en vain de contrôler, le royaume se disloque progressivement et perd sa souveraineté à la fin du XVI^e siècle, au profit des Portugais.

Avec l'aimable autorisation de l'Académie royale des sciences d'Outre-Mer (Bruxelles), nous reproduisons ici la traduction française de la lettre de Afonso I^{er} à Manuel I^{er}, publiée en 1974 dans *Correspondance de Dom Afonso, roi du Kongo, 1506-1543*, par Louis Jadin, professeur à l'université de Louvain, et Mireille Dicorato, professeure associée à l'université nationale du Zaïre à Lubumbashi.

Nous la faisons précéder d'extraits de l'introduction générale de Louis Jadin, qui précise le contexte dans lequel la lettre fut écrite et en éclaire les enjeux.

Introduction par Louis Jadin

Correspondance de Dom Afonso, roi du Kongo, 1506-1543

Bruxelles, Académie royale des sciences d'Outre-Mer, 1974

(extraits)

DOCUMENTS ANALYSÉS

[...] Le royaume du Congo est le seul pays d'Afrique présentant l'avantage d'offrir à l'historien une série presque continue de lettres de responsables africains défendant ou exposant le point de vue religieux et politique de leur pays en face des prétentions portugaises. [...]

Les lettres du roi Afonso sont de dimensions très diverses. Les unes s'étendent sur une dizaine de pages, d'autres se réduisent à quelques lignes. Elles furent écrites sur l'ordre du roi Afonso par quatre secrétaires dont on a conservé les signatures. Le plus grand nombre est dû à la plume de Dom João Teixeira, élève congolais des premiers missionnaires. [...]

On retrouve beaucoup moins de lettres des rois Manuel I^{er} et João III du Portugal répondant au roi Afonso. Il n'y a, en effet, aucun dépôt d'anciennes archives du Congo qui existe encore. On doit donc se contenter des minutes ou copies restées au Portugal. [...]

ÉVANGÉLISATION ET ACCULTURATION

[...] Un des thèmes importants des documents est le récit de la victoire providentielle du roi Afonso sur son frère païen Panzu à Banza Congo en 1506. Le récit envoyé à Lisbonne en plusieurs exemplaires et confirmé, avant 1512, par Pedro de Sousa, ambassadeur à Lisbonne du roi du Congo, provoqua l'admiration du roi du Portugal. Dom Manuel I^{er} proposa à Afonso d'inclure dans ses armoiries le souvenir de cette victoire, attribuée par ses ennemis à l'intervention de saint Jacques et de la Vierge. Le dessin des armoiries du

Congo, basé sur ce thème, fut apporté au Congo par Simão da Silva et Alvaro Lopes en 1512. Le roi Afonso l'adopta et distribua aussi aux principaux dignitaires de son royaume des armoiries envoyées du Portugal. Ces dignitaires se voyaient, en même temps, revêtus de titres nobiliaires. [...]

Après sa victoire de 1506, une des principales préoccupations d'Afonso I^{er} resta l'élimination du culte des anciens. La tradition était maintenue à Banza Congo par la présence dans la forêt sacrée de « la grande maison des idoles ». Le roi du Congo désirait vivement la détruire, mais ne se sentait pas assez fort avec ses seuls chrétiens du Sundi pour oser mécontenter son peuple. Il demanda très vivement à Fernão de Melo, gouverneur de São Tomé, de lui envoyer quelques navires avec des bombardes et des espingoles. D'avance, il lui avait fait parvenir huit cents manilles et cinquante esclaves pour lui et sa femme, cinquante manilles pour leur fils, plus d'autres manilles pour le capitaine du navire et le greffier.

Il attendit en vain pendant un an ce secours. Ne recevant pas d'armes, il détruisit prudemment avec ses seuls partisans toutes les idoles connues. Il le fit au péril de sa vie avec un grand esprit de foi, regrettant amèrement l'indifférence de Fernão de Melo, qui l'avait laissé sans secours. Ce fut seulement dans sa lettre du 5 octobre 1514 qu'il fit parvenir au roi du Portugal Manuel I^{er} toutes ces confidences.

C'est surtout sur l'instruction chrétienne et l'envoi de missionnaires instruits et nombreux qu'insiste le roi Afonso. Il pourra ouvrir, par là, à Banza Congo, des écoles pour des fils de nobles, surtout des jeunes gens de sa famille. À diverses reprises, ces essais obtinrent grand succès, vu le désir des jeunes nobles de s'instruire. Ils voulaient non seulement apprendre à lire et à écrire et s'initier à la doctrine chrétienne, mais aussi à s'adonner aux études d'humanités et même de préparation au sacerdoce. Ces écoles réunirent parfois jusqu'à six cents à mille élèves. [...]

TRAITE DES ESCLAVES

On ne peut sous-évaluer l'importance de la traite des esclaves dans les rapports luso-congolais au début du XVI^e siècle. Resté tout d'abord relativement modeste, ce trafic était réservé aux commerçants portugais de São Tomé payant de lourdes taxes au gouverneur feudataire de l'île, Fernão de Melo. Ce dernier ne tarda pas à commettre des abus lorsque le roi Afonso voulut envoyer au Portugal des manilles de cuivre et des esclaves pour obtenir, en contrepartie, du roi Manuel I^{er}, des ornements, du vin et de la farine pour le culte, afin de compenser aussi les frais d'envois d'artisans et de missionnaires dont son royaume avait un besoin urgent.

Une partie ou parfois la totalité des envois d'Afonso I^{er} fut détournée par la convoitise des gouverneurs de l'île de São Tomé ou de leurs agents. Le rôle de Gonçalo Roïs, chef de l'expédition de secours contre les Pangelungos du nord du Zaïre en 1509, doit être souligné, mais non à sa louange. Il abusa singulièrement de la confiance du roi du Congo et dépouilla cyniquement les missionnaires du Congo lorsqu'ils rentraient au Portugal.

D'autres déconvenues similaires énervèrent les bons rapports entre le roi Afonso et les Portugais. Des capitaines venant au port de Pinda et à Banza Congo, n'hésitèrent pas à tromper le roi Afonso, tant à l'occasion de la remise des cadeaux et des messages du roi Dom Manuel I^{er} que pour l'embarquement d'esclaves envoyés au roi du Portugal par le roi du Congo et frauduleusement volés par les capitaines.

Le roi Afonso craignait les conséquences du commerce des esclaves, toujours plus envahissant. Ses compatriotes se laissaient éblouir par les marchandises européennes, se mettaient à recruter de force les esclaves, s'emparant arbitrairement d'hommes libres pour les vendre aux négriers européens de Pinda. Le roi dut porter des décrets sévères pour l'interdiction de ces razzias et l'établissement de marchés légaux tant à Banza Congo qu'aux Pumbos. Des Congolais allaient acheter dans ces marchés lointains du haut fleuve les esclaves de l'intérieur, qu'ils troquaient aisément contre les pacotilles d'Europe.

À plusieurs reprises, le roi Afonso voulut même interdire complètement ce commerce infâme qui menaçait de dépeupler son royaume. Il aurait voulu ne permettre l'entrée au Congo que d'un seul navire par an, pour assurer les fournitures nécessaires pour le service religieux. Il ne voulait plus exposer son royaume au mercantilisme des courtiers portugais qui désiraient établir leurs comptoirs dans toutes les régions du Congo. Le roi João lui répondra qu'il était impossible de revenir en arrière et que le progrès lui imposait, au contraire, l'expansion de ce commerce, car l'exportation de la main-d'œuvre était malheureusement presque l'unique article d'échange que pouvaient alors offrir à l'Europe le Congo et l'Afrique centrale. La quantité d'ivoire et de manilles de cuivre disponible était insuffisante. Les recherches de métaux précieux étaient conseillées par le Portugal, mais le souverain congolais les envisageait avec méfiance. [...]

Des règlements spéciaux furent toutefois pris de commun accord pour l'achat d'esclaves pour les missionnaires. Ceux-ci n'avaient que le produit de la vente de ces esclaves à São Tomé pour subvenir à leurs frais d'entretien, vêtements et objets du culte au Congo. Le traitement et le casuel des missionnaires étaient payés en *zimbus* ou coquilles, qui ne permettaient pas d'acheter autre chose. Vers 1529, des experts portugais et congolais furent chargés de toutes ces opérations pour en dispenser les missionnaires, sur le conseil du roi João.

ÉTUDIANTS CONGOLAIS AU PORTUGAL

Une partie importante de la correspondance traite du séjour au Portugal de princes congolais, fils, neveux et cousins du roi Afonso.

Dès 1508, le roi avait envoyé son fils, Dom Henrique, faire ses études d'humanités au Portugal. Quelques jeunes noirs accompagnaient le fils du roi. Pendant presque quarante ans, le roi continuera d'ailleurs à envoyer au Portugal des dizaines de jeunes gens, de sa famille et autres, tenter des études. Ils étaient reçus dans les maisons des chanoines de Saint-Éloi de Lisbonne et de Setubal, aux frais de la couronne de Portugal. En compen-

sation, le roi Afonso envoya au roi du Portugal des esclaves en cadeau. La mortalité et les échecs parmi ces étudiants furent nombreux. Toutefois, un certain nombre d'entre eux réussit brillamment dans les études. [...]

JUSTICE

Pour éviter les difficultés avec les Portugais, qui s'établissaient toujours en plus grand nombre au Congo, le roi Manuel du Portugal proposa à Dom Afonso I^{er} de leur donner une juridiction particulière et, dès 1512, il obtenait du roi du Congo la confirmation de la nomination d'un juriste portugais chargé de liquider les conflits entre Portugais, ainsi que de proposer des solutions aux litiges entre noirs et Portugais. Ces derniers furent dispensés par là de la juridiction coutumière du Congo. Ces juges portugais exercèrent une large influence comme conseillers du roi Afonso. Ils resteront souvent attachés à son service pendant une série d'années.

On retrouve dans les documents publiés ici deux enquêtes de type portugais, une faite à São Tomé au sujet de Gonçalo Roïs en 1512, l'autre faite au Congo en 1514 sur la disparition de la liste des présents ou cadeaux envoyés du Portugal par Manuel I^{er} au roi Afonso.

On doit signaler aussi les sanctions toujours prudentes prises par le roi Afonso à l'égard des Portugais prévaricateurs ou criminels. Il a soin, en ces cas, de prévenir le roi Manuel du Portugal des expulsions, voire d'exécutions capitales. [...]

LE PRINCE HENRIQUE, ÉVÊQUE AU CONGO

[...] À la demande du roi Manuel I^{er}, le pape Léon X avait promu le jeune prince Henrique, âgé de vingt-trois ans, évêque auxiliaire de Funchal, évêché dont faisait partie le royaume du Congo depuis 1514. Le jeune évêque, titulaire d'Utique, fut sacré en 1521 et vint résider à Banza Congo avec quatre chanoines de Saint-Éloi, juristes et théologiens, qui devaient servir de conseillers. [...]

En 1526, le roi Afonso proposa à Dom João III du Portugal l'organisation d'une

importante expédition missionnaire de plus de cinquante prêtres. Dès 1512, il avait déjà réparti quelques prêtres dans les principaux duchés et comtés, conseillant à chaque chef de faire construire dans sa banza une église et une école. En 1526, il voulut envoyer à chacun six à huit prêtres, pour assurer l'évangélisation des populations de l'intérieur, restées peu instruites. Son plan, un peu ambitieux, n'aboutit qu'en partie. Le roi Afonso aurait désiré voir deux autres membres de sa famille promus à un évêché. Cela aurait permis de suppléer aux déficiences de santé de l'évêque-prince Henrique. Malheureusement, celui-ci succomba à la maladie, probablement fin 1530, sans que d'autres évêques congolais aient été promus. [...]

RELATIONS AVEC ROME

Une correspondance curieuse concernant le roi Afonso a été retrouvée par notre ami Teobaldo Filesi¹ aux Archives du Vatican. Elle concerne des demandes de dispenses de mariage au troisième degré de consanguinité et d'affinité envoyées, notamment en 1532, par le roi du Portugal João III à son envoyé à Rome, Martinho de Portugal. Les requêtes concernaient les Congolais en général et le roi Afonso en particulier. [...]

Dans sa lettre de janvier 1534, le nonce de Lisbonne ajoutait quelques réflexions critiques et curieuses sur la conduite des prêtres résidant au Congo. Peu nombreux, ils comptaient parmi eux relativement beaucoup de concubinaires. Aussi, le nonce estimerait opportun de soumettre ces prêtres, comme les maronites, à la discipline de l'Église orientale en ce qui regarde le mariage.

Répondant aux invitations de João III, le roi Afonso décida, en 1539, d'envoyer une ambassade présenter son obédience au pape Paul III. Il désigna comme ambassadeur son frère Dom Manuel. Celui-ci arriva effectivement au Portugal avec son fils et sa suite en 1540. Dom Manuel reçut des subsides

1 Filesi (T.), *Le relazioni tra il regno del Congo e la Sede Apostolica nel XVI secolo*, Come, 1968, p. 72-73.
Bontinck (F.), *Du nouveau sur Dom Afonso, roi du Congo*, dans *African Historical Studies*, II I, n. 1, 1970, p. 151-153.

du roi du Portugal pour ses frais de séjour. Le roi Afonso avait demandé pour son ambassadeur à Rome un prêt de cinq mille *cruzados*. Cependant, on n'a pas écho de l'arrivée et du séjour à Rome d'une ambassade congolaise.

En 1543, l'ambassadeur Dom Manuel écrivit plusieurs fois au roi du Portugal pour solliciter des faveurs. Le 27 avril 1543, il demanda même à pouvoir rentrer au Congo. Le 15 juillet suivant, il annonce la mort du roi Afonso, son frère. [...]

Louvain, le 1^{er} octobre 1971

Lettre de Afonso I^{er}, roi du Kongo,
à Manuel I^{er}, roi du Portugal, concernant
l'incendie de la « grande maison des idoles »,
royaume du Kongo, 5 octobre 1514.

Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Lisbonne

Le roi raconte longuement ses difficultés avec les Portugais, principalement avec Fernão de Melo. Il donne la relation du sermon qu'il fit à son peuple à l'arrivée des chanoines de Saint-Éloi. Il annonce la construction d'une école pour quatre cents jeunes gens. Il fait part de ce que les missionnaires ont dissous immédiatement leur communauté. Il se plaint des artisans. Il rappelle l'envoi de vingt-deux noirs, spécialement par le navire appelé « Gaio ». Il demande qu'on lui fasse donation de São Tomé, pour y établir un collège de jeunes gens et jeunes filles du Congo.

Très haut et très puissant prince et seigneur. Nous, Dom Afonso, par la grâce de Dieu, roi du Congo et seigneur des Ambundus, etc., nous nous recommandons à V. Altesse comme à un roi et seigneur que nous aimons beaucoup. Nous vous faisons savoir que, déjà du vivant de notre père, nous étions chrétien et croyions fermement dans la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ ainsi que Dom Pedro notre cousin. Un noble de notre pays rapporta au roi¹ que nous étions chrétien et que nous croyions en Dieu et non aux idoles. Pour cela, le roi notre père dit qu'il voulait faire comparaître Dom Pedro devant son Conseil pour le faire exécuter et voir si Dieu le délivrerait. Quant à nous, il nous retirerait notre rente et nous laisserait errer comme un vagabond, jusqu'à ce que nous mourions ou qu'il nous fasse tuer. Il voulait voir si, dans

1 Mon père.

cette situation, Dieu Notre Seigneur nous donnerait d'autres sujets, puisque nous croyions tant en lui. Alors, voyant que notre père ordonnait de nous tuer, mon cousin et moi rendîmes louange à Dieu Notre Seigneur. Au temporel, nous étions très affectés et ressentions une grande douleur et angoisse, mais au spirituel nous ressentions beaucoup de joie de mourir par amour pour Dieu Notre Seigneur et non pour le mal que nous aurions fait à notre père. À ce moment, notre père mourut et nous, avec l'aide de Dieu et de la sainte Vierge Marie, sa mère, nous sommes arrivés à cette cité pour prendre possession du royaume. Tout le monde était contre nous, y compris nos parents et nos frères. Nous n'avions comme secours que Notre Seigneur et les pères Rodrigo Anes et Antonio Fernandes qui nous donnèrent beaucoup de courage.

Dom Pedro et moi nous mêmes en prière et demandâmes à Notre Seigneur de nous donner la victoire contre nos ennemis. Dieu leur prouva sa miséricorde à notre égard en nous accordant l'objet de nos vœux.

Un bateau de Gonçalo Roïs arriva alors à notre royaume. Il était allé à São Jorge d'El Mina et il vint chercher ces pères qui demeuraient ici depuis longtemps. Nous fîmes donner aux deux pères et à Gonçalo Roïs mille cinq cents manilles de cuivre et cent cinquante esclaves. Nous envoyâmes également à V. Altesse une lettre écrite par Francisco Fernandes². Nous y rapportions la grande victoire que Notre Seigneur nous avait accordée. Nous relations que notre royaume était déjà chrétien et nous demandions à V. Altesse de nous envoyer quelques clercs ou frères pour nous instruire et nous aider à accroître la foi. Nous avons également envoyé Dom Henrique, notre fils, et

2 Ce personnage est cité plus loin dans le même document au nombre des amis de Dom Afonso, ainsi que Dom Pedro et les chrétiens du Sundi qui avaient aidé le roi dans la bataille de Banza Congo. Dom Afonso ne disposait que de leur soutien lorsqu'il décida de brûler la grande maison des idoles, après avoir attendu, en vain, pendant une année, les armes demandées à Fernão de Melo. Dans cette même lettre, il est encore question d'un certain Francisco Fernandes. Il avait fait écrire, par un jeune Congolais de l'école du roi, une lettre à un capitaine de navire peu scrupuleux, Estevão da Rocha. Grâce aux renseignements ainsi communiqués, ce dernier put obtenir abusivement les cadeaux de Dom Afonso. Il n'est pas certain que ces deux homonymes soient une même personne. Le premier savait écrire et était ami du roi, le second fait rédiger son message par un intermédiaire et agit contre les intérêts de Dom Afonso.

Rodrigo de Santa Maria, notre neveu, pour que V. Altesse les fasse instruire. Par ce même navire nous avons également fait parvenir une lettre à Fernão de Melo. Nous lui demandions de nous envoyer quelques prêtres pour nous enseigner les choses de Dieu.

Les pères Rodrigo Anes et Antonio Fernandes arrivèrent à São Tomé avec Gonçalo Roïs. Quand Fernão de Melo vit qu'ils apportaient tant de biens, la convoitise s'empara de lui. Il nous renvoya un navire sans aucune marchandise, si ce n'est une couverture de lit, un tapis, une frange de courtine et une carafe en verre. Par ce même bateau qui avait pour capitaine et pilote Gonçalo Pires et pour greffier João Godinho, il nous envoya également un prêtre. Nous reçûmes ce navire avec beaucoup de plaisir parce que nous le croyions armé pour le service de Dieu, alors qu'il venait uniquement par convoitise. Nous demandâmes à Gonçalo Pires si Fernão de Melo pouvait nous faire parvenir quelques navires avec des bombardes et des espingoles pour nous aider à brûler la grande maison des idoles³. En effet, sans l'appui des chrétiens, les païens pourraient se retourner contre nous et nous tuer. Fernão de Melo nous fit répondre qu'il ne disposait pas de ces armes, mais que, si nous lui envoyions de la marchandise, il en achèterait et nous enverrait toute l'aide dont nous avons besoin. Quant à nous, Altesse, nous aurions plutôt envoyé⁴ tout ce que nous avons dans le royaume que de perdre la foi de Notre Seigneur. Si nous, qui étions païens voici peu de temps encore et connaissions depuis peu les choses de Dieu, craignons de perdre sa foi, il nous semblait, à plus forte raison, que Fernão de Melo qui était chrétien et fils de chrétien, se soucierait de la foi de Notre Seigneur. Avec la marchandise que nous lui avons envoyée, nous aurions cru qu'il achèterait quelques navires⁵ dont nous avons un pressant besoin pour nous aider à accroître la foi en Notre Seigneur Jésus-Christ, à détruire le service du démon et brûler

3 De Banza Congo, future São Salvador.

4 À São Tomé.

5 Cargaison comprise, bien entendu.

toutes les idoles. De même, nous avons demandé à Gonçalo Pires si les pères Rodrigo Anes et Antonio Fernandes étaient arrivés au Portugal, car ils apportaient une lettre de notre part pour V. Altesse. Il nous répondit que l'un était mort en mer et l'autre dans une île du Cap-Vert. Nous éprouvâmes une grande tristesse tant à cause de leur mort que parce que V. Altesse n'avait pas reçu notre lettre, où nous racontions la grande victoire que nous avions remportée. Nous décidâmes donc d'écrire une autre lettre à V. Majesté et de vous la faire tenir par notre neveu Dom Gonçalo et notre serviteur Manuel⁶. Nous les avons fait embarquer sur le navire de Melo. Pour que celui-ci nous achète le secours en armes dont nous avons besoin, nous lui faisons parvenir huit cents manilles et cinquante esclaves pour lui et sa femme, cinquante manilles pour son fils, trente pour le capitaine, et vingt pour le greffier. Ce faisant, nous le supplions, en versant des larmes, de nous venir en aide pour l'amour de Dieu, afin de maintenir la foi de Notre Seigneur. Nous n'étions en effet que quelques chrétiens : nous-même, notre cousin Pedro et nos serviteurs. Tous les autres étaient fort enclins aux idoles et étaient contre nous. Après le départ de ce navire pour le Portugal, nous ne restâmes qu'avec notre cousin Dom Pedro, Francisco Fernandes et les chrétiens du Sundi qui nous avaient aidé à gagner cette bataille. Nous attendîmes en vain, pendant un an, l'envoi de Fernão de Melo. Nous décidâmes alors de brûler toutes les idoles le plus secrètement possible, sans plus nous soucier de l'aide de Fernão de Melo, car le secours du ciel est plus grand que celui de la terre. Nous avons confiance que le Seigneur nous aiderait. Toutefois, s'il arrivait que les gens de notre royaume se révoltent contre nous et nous tuent, nous étions décidés à accepter la mort avec résignation pour le salut

6 Dom Gonçalo, neveu de Dom Afonso, et Manuel, serviteur du roi, se rendirent au Portugal. Ils revinrent au Congo par un navire d'Estevão Jusarte mais, à la grande déception de Dom Afonso, ils n'apportaient pas de réponse du roi Dom Manuel. Il semble toutefois que ce contretemps ne doive pas être imputé au roi du Portugal mais à Dom Gonçalo. Ce dernier, en effet, ne désirant pas rentrer au pays, n'avait pas répondu à la convocation de Dom Manuel, qui l'avait pourtant fait appeler avant son départ. On ne peut identifier Dom Gonçalo au jeune garçon, son homonyme, et comme lui, neveu du roi du Congo, qui, le 25 mars 1539, devait se rendre au Portugal pour recevoir les ordres mineurs.

de notre âme. Nous commençâmes donc à brûler toutes les idoles. Quand les gens s'en aperçurent, ils commencèrent tous à dire que nous étions un très méchant homme. Ils intriguèrent auprès de Jorge Moxuebata⁷ qui était le principal chef de notre royaume, pour qu'il incendie et détruise nos biens. Mais Notre Seigneur l'inspira de telle façon qu'il l'inclina à devenir chrétien. Il répondit donc à ceux qui disaient du mal de nous que lui-même voulait connaître la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ. S'il nous tuait alors que nous étions son oncle, qui aurait plus de titre que lui pour devenir roi, puisque, de nos parents, il était le plus proche ? C'est de cette manière que nous avons conservé notre royaume et sa chrétienté.

Peu après, arrivèrent les pères de Saint-Éloi⁸ que V. Altesse nous envoyait. Dès que nous apprîmes leur entrée dans notre royaume, nous ordonnâmes à tous les nobles d'aller à leur rencontre. Lorsque, peu après, ils parvinrent en notre ville, nous allâmes sur la place et fîmes à tous nos gens la prédication suivante :

Maintenant, frères, vous saurez qu'excepté la foi en laquelle nous croyons, tout est illusion et vent, car la vraie foi est celle de Dieu Notre Seigneur, créateur du ciel et de la terre. C'est lui qui a fait nos parents Adam et Ève et les a placés dans le paradis terrestre, en leur interdisant de manger une pomme qui s'y trouvait. Trompée par le démon, notre mère Ève la mangea, violant ainsi le commandement de Dieu. Elle commit le péché et le fit commettre à notre père Adam. C'est pour cela que nous avons tous été condamnés. Voyant que ceux qui ne s'étaient pas soumis à un seul commandement s'étaient perdus, nous devions craindre davantage encore, nous qui en avons dix

7 Il s'agit de Dom Jorge Mani-Bata, dont le roi du Congo dira plus loin, dans le même document, qu'il est, avec le Mani Pangu, le principal chef du royaume. Dom Afonso précise également que l'un et l'autre possèdent une église à la gloire de Dieu. Dom João III joint à sa lettre de 1529 un message pour Dom Jorge Mani-Bata. Il précise que ce dignitaire est le premier conseiller du roi et que, sans lui, aucune élection ne peut se faire. Voir Cuvelier (J.), *L'Ancien royaume*, p. 78 et 274.

8 Chanoines réguliers de Saint-Jean l'Évangéliste, appelés « de Saint-Éloi » à cause du nom d'un couvent qu'ils occupaient à Lisbonne.

à observer. Toutefois, pour que nous sachions combien Notre Seigneur est miséricordieux, voyant notre perdition causée par une femme, il voulut que nous soyons sauvés par une autre, la Vierge glorieuse Notre Dame. Il envoya son Fils prendre chair dans ses précieuses entrailles pour nous racheter. Ce Fils subit la mort et périt pour nous sauver, puis il laissa douze apôtres qui allèrent prêcher au monde entier et enseigner sa sainte foi selon laquelle tous ceux qui croient seront sauvés et gagneront le saint royaume. Cette foi, jusqu'à présent, nous n'avions pas eu l'occasion de la connaître.

Maintenant, frères, elle nous ouvre le chemin du salut. Que tous en profitent pour être chrétiens, pour connaître notre sainte foi et prendre exemple sur ces saints serviteurs qui, gardant la chasteté, vivent dans l'austérité et le jeûne et mènent une vie très sainte. Quant aux pierres et au bois que vous adorez, le Seigneur Dieu nous les a donnés, les premières pour élever des maisons, le second pour le brûler.

Un nombre infini d'hommes et de femmes se convertirent alors et devinrent chrétiens. Après cela, nous réunîmes tous nos frères, fils et neveux ainsi que les fils de nos serviteurs. Ils étaient bien quatre cents, hommes et jeunes gens. Nous fîmes faire des palissades très hautes avec beaucoup d'épines au sommet, pour qu'ils ne sautent pas et ne s'enfuient pas. Ensuite, nous avons confié ces jeunes gens aux religieux pour qu'ils les enseignent. Nous fîmes également faire d'autres palissades jouxtant les premières. Dans cette enceinte se trouvaient quatre cellules où les pères devaient vivre en communauté comme la règle de leur Ordre le commandait. Ces pères ne restèrent ensemble que trois ou quatre jours. João de Santa Maria disloqua immédiatement la communauté. Deux pères nous demandèrent alors de pouvoir retourner au Portugal, puisque V. Altesse les avait envoyés ici pour servir Dieu et donner le bon exemple et que d'autres détruisaient maintenant ce bon ordre. Ils voulaient s'en aller pour ne pas voir un si grand mal. Il s'agissait d'Antonio de Santa Cruz et de Diego de Santa Maria. Le père Aleixo mourut de tristesse. En même temps, d'autres pères nous demandèrent

d'élire Pero Fernandes⁹ comme supérieur, non pour vivre en clôture, mais au contraire pour se débarrasser de ce lien et vivre chacun à part. Nous leur répondîmes que nous n'avions pas le pouvoir de faire d'un prêtre séculier un religieux. Alors tous se séparèrent. Ils allèrent dans des cases particulières et y reçurent des garçons qu'ils instruisirent. Ils venaient tous les jours nous demander de l'argent¹⁰. Comme nous leur en donnions, ils commencèrent tous à faire du commerce, à acheter et à vendre. Voyant ce désordre, nous les priâmes, par amour de Notre Seigneur, de n'acheter que de vrais esclaves et aucune femme, pour ne pas donner le mauvais exemple et ne pas nous faire passer pour menteur aux yeux du peuple auquel nous avons prêché. Sans se soucier de cela, ils commencèrent à remplir leurs maisons de femmes de mauvaise vie. Le P. Pero Fernandes prit une femme dans sa maison. Elle donna naissance à un mulâtre. Pour cette raison, les jeunes gens qu'il instruisait et gardait dans sa maison prirent la fuite et allèrent raconter ce fait à leurs pères et mères et à leurs autres parents. Tous commencèrent alors à se moquer et à rire de nous. Ils disaient que tout était mensonge et que, par nos propos et ceux des hommes blancs, nous les avons trompés. Nous en avons une grande tristesse et ne savions que répondre.

Peu de temps après, Estevão da Rocha arriva au fleuve avec un navire. Il nous dit qu'il était fonctionnaire de la chambre de V. Altesse et qu'il venait, sur vos ordres, faire prisonnier Gonçalo Roïs, ce que nous avons vivement apprécié. Nous avons même voulu avoir plus de renseignements sur ce qu'avait ordonné V. Altesse. Estevão da Rocha nous a alors répondu que Fernão de Melo avait reçu l'ordre d'arrêter Gonçalo Roïs s'il se trouvait dans l'île. Comme Fernão de Melo ne savait où le trouver, il avait envoyé Estevão da Rocha au Congo pour le chercher. De plus, il nous déclara que, si nous voulions écrire à V. Altesse ou lui envoyer un message, il s'en chargerait. Nous avons

9 Dom Afonso signale dans le même document que Pero Fernandes aurait eu un enfant mulâtre. Il accompagnera, toutefois, le roi à la guerre contre les Ambundus.

10 *Zimbus*.

confiance en lui parce qu'il se disait votre serviteur, et nous avons envoyé avec lui Dom Pedro. Celui-ci avait été notre adversaire avec de grandes forces pour combattre contre nous, lorsqu'apparut dans le ciel la croix blanche qui les frappa de telle façon qu'ils n'eurent plus le cœur de combattre. Dom Pedro devint alors chrétien avec beaucoup d'autres, à cause du miracle qu'ils avaient vu. Celui-ci, nous l'avons envoyé à V. Altesse pour que lui-même vous raconte ce qu'il avait vu. Par la même occasion, nous faisons partir Dom Pedro, notre cousin, Dom Manuel, notre frère, et nos autres neveux avec une lettre pour V. Altesse et une autre pour la reine Dona Leonor¹¹. Par l'intermédiaire de ces parents, nous vous faisons parvenir sept cents manilles, beaucoup d'esclaves, perroquets, autres animaux et ainsi que des civettes. Estevão da Rocha nous dit d'envoyer les présents au port avant les ambassadeurs et nous en avons donné l'ordre. Il les fit mettre à bord. Ensuite, il se rendit au port avec nos parents et vit toutes les marchandises à l'intérieur du navire. Il prit alors la lettre destinée à V. Altesse et la jeta dehors dans la boue. Il brisa aussi un bras à notre neveu, Dom Pedro de Castro, qui ne voulait pas quitter le navire et s'y cramponnait. Il jeta aussi dehors Dom Pedro, Dom Manuel et tous nos parents et s'en fut avec tout ce que nous envoyions à V. Altesse. Il fit cela sur les conseils de Francisco Fernandes, qui lui avait écrit une lettre par l'intermédiaire d'un de nos garçons de l'école. Pour cette raison, nous avons fait arrêter Francisco Fernandes. Il se passa aussi d'autres méfaits¹² qu'il serait trop long de raconter.

Voyant cela, nos gens et nos nobles accordaient peu de considération à nos exhortations et se moquaient de nous. De notre côté, nous avons fait couper du bois pour faire des palissades, afin que les jeunes gens de l'école y restent. C'est alors qu'un navire de Fernão de Melo arriva à notre royaume. Estevão Jusarte, neveu de Melo, en était capitaine et Lopo Ferreira le secrétaire.

11 Dona Leonor, épouse de João II, (1458-1525).

12 De Portugais.

Dom Gonçalo, notre neveu, et Manuel, notre serviteur, arrivèrent avec eux¹³. Nous demandâmes alors à Estevão Jusarte s'il apportait la réponse à la lettre que nous avons fait parvenir à V. Altesse par notre neveu. Il nous répondit que, lorsque Gonçalo partit, V. Altesse l'avait fait appeler pour lui donner la réponse, mais comme il ne désirait pas retourner¹⁴, il ne l'apportait pas. Toutefois, V. Altesse, disait-il, nous écrivait par un autre navire qui viendrait plus tard et nous envoyait beaucoup de cadeaux et de prêtres pour le service de Dieu. Nous lui répondîmes que ce retard de V. Altesse nous causait de la peine, mais que nous supportions tout avec patience. Nous le fîmes alors venir en notre capitale et il nous donna vingt morceaux de tissu grossier, qui ne suffisaient pas pour habiller des petits rats. L'ensemble de ces coupons mesurait quarante ou cinquante coudées. Lorsqu'Estevão Jusarte arriva dans cette ville, il se mit en rapport avec Christovão d'Aguiar, neveu de Gonçalo Roïs, qui était auparavant dans notre royaume. Christovão d'Aguiar nous donna une couverture de lit bleue et quinze coudées de tissu grossier. Il nous dit qu'en échange de cela, quand il voudrait retourner au Portugal, nous lui remettions quelques esclaves ou de l'argent pour aller en acheter. Nous lui offrîmes tant d'argent qu'il put se procurer vingt-sept esclaves, sans compter bien d'autres objets dont nous lui avons fait cadeau. Estevão Jusarte prétendit en outre que Fernão de Melo était votre cousin et que lui-même était neveu de V. Altesse.

En entendant cela, nous étions très satisfait, car nous croyions qu'il disait la vérité. Nous lui avons donc fait beaucoup de cadeaux. Nous avons envoyé immédiatement à Fernão de Melo mille manilles et des esclaves, et, pour Jusarte, vingt esclaves et trois cents manilles, parce qu'il se disait neveu de V. Altesse. Nous lui avons aussi donné beaucoup de nos étoffes, des peaux de léopards, vingt pots de miel et quatre civettes pour Fernão de Melo. De plus, il nous avait dit que, si nous vous envoyions des manilles et des

13 Du Portugal.

14 Au Congo.

esclaves, V. Altesse en serait très reconnaissante. Nous fîmes donc parvenir par son intermédiaire et celui de João Fernandes quatre cents manilles pour vous-même et vingt esclaves pour nous acheter quelques vêtements au Portugal, afin que nous n'allions pas vêtus comme des sauvages.

Dès que le navire arriva à São Tomé, Fernão de Melo prit la moitié des manilles et neuf esclaves ; il resta donc onze esclaves pour nous. Quant aux manilles, il les échangea contre des esclaves à raison de trente manilles pour un esclave. João Fernandes prit les quelques esclaves qui restaient, les amena au Portugal et nous acheta ce que nous lui avions demandé. Il nous ramena une caisse pleine de soie argentée et de velours. Fernão de Melo prit et ouvrit ce coffre. Ensuite, il fit arrêter João Fernandes et le renvoya au Portugal. Il nous envoya alors la caisse vide.

Nous écrivîmes à V. Altesse au sujet du désordre de Gonçalo Roïs et de sa mauvaise tête. Nous voulons maintenant vous rendre compte de la conduite des maçons que vous nous avez envoyés pour construire une église. Ainsi V. Altesse apprendra combien Fernão de Melo s'ingénie à desservir Dieu. Pour cela, le Seigneur lui donnera la récompense qu'il mérite. V. Altesse doit savoir que Gonçalo Roïs nous trouva huit artisans et les amena dans notre royaume. Ils vinrent de l'île, mais, dès que Fernão de Melo apprit cette mauvaise nouvelle et sut que les maçons étaient ici, il envoya un navire avec un de ses clercs, Manuel Gonçalves, et d'autres de ses serviteurs. Par ce navire il nous fit parvenir quatre bassins de plomb, douze carafes de verre, une ceinture de fil, et un morceau de brocart de peu de valeur. Il y avait aussi une épée en échange d'une autre que nous lui avions envoyée pour y mettre un fourreau et qui était très bonne. Il avait gardé celle-ci et nous en envoyait une d'un de ses serviteurs. Elle ne valait pas deux sous.

Dès que le clerc arriva ici, il se mit à indisposer les maçons, si bien que tous nous demandèrent l'autorisation de partir. Chacun avait déjà acheté, avec l'argent que nous leur donnions, quinze à vingt esclaves sans avoir rien fait. Lorsque nous vîmes cela, nous pensâmes à juste titre que Fernão de Melo l'avait fait pour nous causer du déshonneur. Nous avons tout supporté pour

l'amour de Dieu Notre Seigneur. Les maçons s'en furent en emportant tous leurs esclaves et leurs marchandises. Trois seulement restèrent ici. Nous laissâmes partir immédiatement ce navire par lequel nous avons envoyé à Fernão de Melo deux cents manilles et soixante esclaves, en plus de ceux que nous avons donnés à ses serviteurs. Nous fîmes également monter dans ce navire notre neveu Pero Afonso avec une lettre pour V. Altesse, dans laquelle nous rendions compte de nos affaires. Pero Afonso amenait au Portugal deux cents manilles et des esclaves pour nous acheter quelques vêtements. En effet, Fernão de Melo nous avait fait dire dans un avis de demander, par ce navire, les marchandises que nous voulions. Dès que ce navire arriva à l'île, Fernão de Melo, malgré cet avis, prit de nouveau la moitié des manilles et des esclaves. Il ne laissa pas partir Pero Afonso pour le Portugal, mais le retint à São Tomé pendant un an. Il fit vendre notre marchandise au prix le plus bas possible. Avec cet argent, il acheta un esclave de Goa et un autre. Il nous les envoya par l'un des premiers navires, disant qu'ils étaient des charpentiers. En même temps, il nous envoya une coudée et demie d'étoffe bleue toute rongée par les rats et nous réexpédia la lettre que nous avions écrite pour V. Altesse. Non content de nous avoir volé, il nous accabla de beaucoup de noms si grossiers et d'injures que nous ne pouvons pas les répéter à V. Altesse. Tout cela, nous ne l'avons souffert pour aucune autre raison que pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ. En effet, lorsqu'on nous accable de tromperies et d'injures, nous ne devons pas cesser de servir Notre Seigneur et de croire en lui. Bien au contraire, nous voulons souffrir les mépris de ce monde et mériter l'autre qui est éternel, plutôt que de vivre au milieu des plaisirs et des vains compliments et de perdre notre âme. Pour cette raison, frère, nous avons supporté tous les martyres, mépris et importunités, que nous avons subis chaque jour. Pour que V. Altesse sache combien de tromperies on nous a faites, apprenez que nous avons demandé aux maçons qui restèrent ici de nous faire une maison où nous pourrions habiter avec la reine, sans qu'on y mette le feu pendant la nuit comme on pouvait le faire pour nos cases en chaume. Ils commencèrent d'en faire les

fondations pendant une année. Ils allaient chaque jour y mettre une pierre et retournaient chez eux, mais ils n'en venaient pas moins nous demander de l'argent. Pour chaque pierre on leur donnait un *lufuku*¹⁵ ou deux. Quand ils durent préparer la chaux, nous envoyâmes beaucoup de nobles chercher des pierres et du bois. Ils s'occupèrent à enfourner les pierres pendant une année, fatiguant nos nobles et les exploitant de telle manière qu'ils leur firent quitter le travail. Comme ils venaient nous dire qu'ils n'avaient point de serviteurs, nous leur donnâmes de l'argent pour acheter des esclaves et pourvoir à l'entretien de ceux-ci. Mais pour ne pas les faire travailler, ils nous disaient qu'ils s'enfuyaient. Ils venaient aussi nous dire qu'ils n'avaient pas de vin. Nous ordonnâmes donc de leur remettre de l'argent. Ainsi n'avons-nous jamais pu obtenir quoi que ce soit, sinon à force d'argent.

On travailla à cette maison pendant cinq années et ils ne purent l'achever. Ils ne l'achèveront pas d'ici dix ans. Nous demandons à V. Altesse, pour l'amour de Dieu Notre Seigneur, de porter remède à cette situation, car les tromperies et les injures dont ces hommes nous accablent, touchent également V. Altesse. Non seulement ils ne se contentent pas de prendre notre bien, mais encore ils donnent un si mauvais exemple dans le service de Dieu que nos nobles se moquent de leurs roueries à notre égard. Lorsque nous voulons les châtier, ils disent qu'ils ne sont pas esclaves de V. Altesse ni les nôtres et qu'ils ne nous doivent rien. Quant à nous, entendant tout cela, nous n'avons pas le courage de les châtier. Nous supportons notre mal et nous rendons compte ici à V. Altesse de tout ce que nous avons souffert chaque jour pour l'amour de Dieu.

Nous allons à présent vous entretenir d'un certain Rui de Reguo, que V. Altesse a envoyé pour enseigner et donner de bons exemples. Dès son arrivée, il se fit immédiatement regarder comme noble et n'enseigna rien à aucun enfant. Toutefois, pendant le carême, il nous fit demander un bœuf. Nous le lui donnâmes, parce qu'il nous disait qu'il mourait de faim. En même

15 Mesure qui contenait dix mille *zimbus*.

temps nous lui fîmes remettre deux moutons, non sans lui recommander de les manger en secret pour que nos gens ne le voient pas. Mais, celui-ci, sans se soucier de rien, fit tuer le bœuf au milieu du carême, devant tous nos nobles, et il eut même l'audace de nous inviter à manger de la viande. Lorsque nos gens virent cela, ceux qui étaient jeunes et chrétiens depuis peu de temps s'enfuirent tous dans leurs villages. Les vieux restèrent avec nous et disaient des choses qui ne peuvent pas être racontées, à savoir que nous défendions de manger de la viande et que les hommes blancs s'en gavaient, que nous les trompions, si bien qu'ils voulaient même nous tuer. Moyennant force patience et cadeaux, nous parvînmes à les calmer en leur disant qu'ils sauvaient leur âme et qu'ils ne devaient pas regarder ce que faisaient les autres ; si ceux-ci voulaient aller en enfer, qu'ils les y laissent aller. Ce cas nous donna tant d'ennuis que nous ne pouvions plus voir Rui de Reguo. Nous lui ordonnâmes d'aller à Chela¹⁶ et de s'y embarquer quand un navire y passerait. En effet, contrairement à ce que V. Altesse lui avait ordonné, il n'enseignait rien mais faisait retourner aux idoles ceux qu'avec beaucoup de peine nous avions convertis. Alors il s'en fut et se fixa à Chela.

À ce moment, Simão da Silva arriva avec deux navires. Rui de Reguo alla le trouver et lui raconta des méchancetés et des mensonges sans nombre, lui disant qu'on le trompait sur notre compte. Simão da Silva fut ainsi prévenu contre nous par cette mauvaise tête de Rui de Reguo¹⁷ et par ce qu'il lui avait dit, car il ne lui avait pas raconté ses propres méfaits et les hérésies qu'il pratiquait ici. C'est pourquoi Simão da Silva ne voulut pas venir où nous étions, comme V. Altesse le lui avait ordonné. Il envoya ici son médecin avec ses lettres. Nous lui fîmes un aussi bon accueil que s'il avait été notre frère. Un vicaire qui était venu de l'île, nous demanda de laisser aller chez lui le médecin pour pouvoir converser avec lui. Ce prêtre lui dit du mal de nous et lui tourna la tête pour que Simão da Silva ne vienne pas.

16 Pinda.

17 En 1512.

V. Altesse doit savoir que Fernão de Melo avait machiné tout cela pour qu'il n'y ait pas ici une factorerie de V. Altesse, et parce qu'il avait des boutiques à lui, où il nous volait à son gré. Tout à coup, le médecin tomba malade et ne put rapporter notre réponse à Simão da Silva. Il lui écrivit au contraire une lettre par laquelle il l'avisait de ne pas venir, disant que nous étions un João Pires¹⁸ et que nous ne méritions rien de ce que V. Altesse nous envoyait. Il donna cette lettre à l'un de nos serviteurs. Elle vint en nos mains et nous l'avons montrée à tous les serviteurs de V. Altesse qui étaient venus dans ce convoi. Devant ces événements, nous avons compris que tout s'était fait sur l'ordre de Fernão de Melo et nous avons rendu grâces à Dieu de ce qu'on nous appelait João Pires pour l'amour de lui. Toutes ces choses, Seigneur frère, nous les avons supportées avec beaucoup de patience, versant beaucoup de larmes, sans en rien laisser voir à nos nobles et à nos gens, pour n'encourager aucune trahison.

Nous envoyâmes alors un de nos cousins avec un jeune noble et nous écrivîmes à Simão da Silva que, pour l'amour de Dieu, il vienne nous consoler et châtier ces gens qui étaient ici. Nous n'avions, en effet, demandé rien d'autre à V. Altesse que d'obtenir justice. À la suite de cette requête, transmise par Dom João, notre cousin, Simão da Silva vint vers nous, mais, à mi-chemin, contracta des fièvres si fortes qu'il mourut. Cette nouvelle nous coupa bras et jambes et nous causa tellement de tristesse que plus jamais jusqu'à ce jour nous n'avons éprouvé de satisfaction. En effet, les hommes qui étaient avec lui causèrent de grands désordres et de grands maux. Dès qu'il fut mort, ils vinrent tous, à bride abattue, demander sa succession. Le premier qui arriva fut un certain Manuel Cão¹⁹. Il nous dit que V. Altesse l'avait envoyé avec Simão da Silva pour être tous deux capitaines afin que si l'un d'eux mourait, l'autre reste. Puisque Dieu avait enlevé Simão da Silva, il voulait devenir

18 Homme de rien.

19 Manuel Cão accompagna, plus tard, Dom Afonso à la guerre contre les Ambundus. Il fut chargé de conduire une centaine d'esclaves à Pinda mais les surveilla si mal que ceux-ci le tuèrent en chemin.

capitaine. Nous lui avons répondu qu'il laisse d'abord venir tout le monde, et que le plus compétent et le plus apte serait nommé. Deux jours après, arrivèrent Lourenço Vaz²⁰ et Jorge de Lemos qui demandèrent également à être faits capitaines. Voyant que tous désiraient cette charge et qu'ils nous importunaient, nous convoquâmes tous les hommes blancs et nous leur demandâmes qui était le plus apte. Ils nous répondirent que c'était le *feitor* de V. Altesse [Alvaro Lopes]. Celui-ci arrivait comme chef de la factorerie de V. Altesse par le navire *Gaio*. Si par hasard il venait à mourir, ce pourrait être Jorge de Lemos ou Lourenço Vaz. Ces derniers se mirent immédiatement en rapport avec un vicaire qu'avait ici Fernão de Melo. Ce vicaire se mit à compliquer si bien les affaires qu'il leur mit dans la tête de s'en retourner. Ainsi l'ordonnait Fernão de Melo pour qu'on ne détruise par la factorerie qu'il possédait ici. Ce même vicaire nous interdisait de voir les instructions de V. Altesse. Nous lui avons rétorqué que, si nous ne pouvions pas les lire, il nous serait impossible de savoir ce que V. Altesse désirait. Trois jours se passèrent cependant sans qu'ils veuillent nous les remettre. Pourtant, lorsque nous les avons lues et avons su tout ce que V. Altesse nous envoyait, nous nous sommes grandement réjoui. C'est alors que nos nobles sont arrivés avec des caisses de marchandises que nous avons fait placer dans nos murs, estimant que c'était ce que V. Altesse nous envoyait. Ce n'est que trois jours après que tous les Portugais vinrent nous les réclamer disant que c'étaient leurs propres affaires. Nous ne leur avons fait remettre que trois caisses de Simão da Silva, car ce que V. Altesse nous envoyait se trouvait encore dans les navires.

Immédiatement, nous envoyâmes Lourenço Vaz au port pour qu'il nous apporte les cadeaux de V. Altesse. Au cas où le *Gaio* n'arriverait pas, nous devions le faire capitaine car il avait plus de partisans qu'aucun autre. Il partit donc. Dès son arrivée à Pinda, le *Gaio* aborda. Dom Pedro et Alvaro Lopes s'y

20 Lourenço Vaz mourut peu après à Pinda, où il s'était rendu sur l'ordre de Dom Afonso pour chercher les cadeaux de Dom Manuel.

trouvaient. Ce dernier dit à Lourenço Vaz de ne pas nous envoyer les caisses avant que lui-même ait pu nous rencontrer. Lourenço Vaz lui obéit, mais il tomba si malade des fièvres qu'il mourut. Alvaro Lopes et Dom Pedro partirent immédiatement pour la capitale afin de rattraper un pilote de Fernão de Melo qui s'y rendait. Ils voulaient nous dire de ne pas faire de faveur à ce pilote et nous informer des injures que Fernão de Melo avait dites contre Dom Pedro et contre nous. Fernão de Melo avait même ordonné de faire arrêter Dona Anna²¹ et Dom Pedro. Ils nous dirent que, lorsque Dom Pedro était arrivé à l'île, Fernão de Melo l'avait injurié, lui avait dit qu'il était un chien, qu'il avait trompé V. Altesse, que nous n'étions pas en guerre contre les Pangelungus²², que nous étions un chien infidèle et mille autres insultes que j'aurais honte de raconter à V. Altesse. Nous adressions malgré tout mille louanges à Notre Seigneur, parce que, lorsque nous étions jeune, du vivant de notre père, nous avons reçu mille millions de menaces et d'injures par amour de Dieu. Nous avons toujours cru en lui fermement et nous sommes resté chrétien. Ensuite, malgré les guerres et les souffrances, notamment quand nous faisons brûler de nombreuses idoles, nous n'avons jamais cessé de le servir. Maintenant que nous sommes âgé et que nous avons des fils et des petits-fils chrétiens, nous ne l'abandonnerons pas à cause de Fernão de Melo. Nonobstant notre fidélité à Dieu, ce dernier nous a pris tous les chevaux que V. Altesse nous envoyait. Dès que Dom Pedro et Alvaro Lopes eurent achevé cette relation, nous leur avons demandé de repartir immédiatement et de nous faire parvenir les cadeaux de V. Altesse. Ils répondirent qu'ils étaient fatigués et qu'ils partiraient le lendemain. De lendemain en lendemain, ils n'y allèrent jamais. Nous n'en avons pas éprouvé de colère, car nous avons seulement demandé à V. Altesse de nous aider à accroître la foi de Notre Seigneur. C'était cela que nous désirions. Si les caisses arrivaient, nous les recevions puisque V. Altesse nous les envoyait ; mais si elles n'arrivaient

21 Il s'agit probablement de l'épouse de Dom Pedro.

22 Pirates du bas-fleuve Congo, dont ils habitaient les îles et la rive nord.

pas, cela importait peu. En effet, nous ne les avions pas fait acheter, car en ce cas nous nous serions démené pour les avoir. On se hâta alors de renvoyer les navires de V. Altesse. Nous avons immédiatement fait partir, par la nef et la caravelle, deux de nos neveux, Francisco notre fils ainsi que cinq cents esclaves sur les deux navires, et trente autres en plus pour combler les vides. Dom Francisco notre fils avait pour mission de baiser les mains de V. Altesse et de lui présenter ces esclaves car il était fils de roi et non fils de chien, comme Fernão de Melo nous appelait. Nos neveux devaient faire la même chose. Dix-neuf de ces jeunes gens devaient accompagner Dom Pedro sur le *Gaio*. C'est ainsi, seigneur frère, que nous avons envoyé notre fils après lui avoir donné notre bénédiction. Cinq jours après, nous avons appris que Muza, un chef des Ambundus, faisait la guerre à un de nos fils qui était son voisin²³ et qu'il voulait le tuer. Alors il nous fut nécessaire d'aller à la guerre et de laisser dans notre ville Alvaro Lopes comme capitaine, avec un de nos serviteurs pour garder les esclaves que nous envoyions à V. Altesse. Si quelqu'un faisait ce qu'il ne devait pas, Alvaro Lopes lui appliquerait une peine en justice comme V. Altesse l'ordonnait, qu'il s'agisse d'un de nos ressortissants ou d'hommes blancs. Nous sommes alors parti pour la guerre. Parmi les gens que V. Altesse envoyait, trois hommes vinrent avec nous et les autres restèrent avec Alvaro Lopes, car ils ne voulurent jamais nous accompagner. Parmi ceux qui étaient déjà fixés au Congo, il n'y eut que Manuel Gonçalo, Antonio Vieira, João d'Estremos²⁴, João Gomes, Pero Fernandes, Fernão Vaz et un maçon qui s'appelait Diogo Alonso qui vinrent avec nous. Ce dernier, à mi-chemin, nous dit qu'il mourait de faim. Nous lui fîmes donner de la viande et, dès qu'on la lui eut donnée, il retourna à la capitale et nous laissa à la guerre. Pendant ce temps, Diogo Bello et Manuel Cão partirent pour Chela afin de conduire au navire *Gaio* un peu plus de cent es-

23 Probablement le duc de Bamba.

24 João d'Estremos, maçon, fut plus tard chargé de remettre des esclaves à Alvaro Lopes. Il mena à bien sa mission.

claves. Ils furent si peu sur leurs gardes qu'ils se mirent à boire l'eau d'une rivière. Les esclaves les empoignèrent, tuèrent Manuel Cão et blessèrent grièvement le vicaire. Il revint donc dans notre ville, mais avec quelques esclaves seulement. Quant à ceux qui avaient tué Manuel Cão, ils s'enfuirent. Dès que le vicaire fut rentré à la capitale, ces esclaves se réfugièrent sur les collines, volèrent et cambriolèrent sur les marchés et démolirent toutes nos enceintes et toutes nos maisons pour les brûler. Ainsi causèrent-ils autant de destruction qu'une guerre. Alvaro Lopes, voyant tous les dommages causés par ces esclaves que le vicaire ne voulait pas châtier, les acheta avec notre argent. Il les fit alors prendre et punir. La reine, mon épouse, fit rechercher les autres qui avaient tué Manuel Cão. On les amena prisonniers. Alors, elle ordonna à Alvaro Lopes de les faire exécuter, car selon notre coutume celui qui tuait devait être exécuté. Alvaro Lopes accomplit cet ordre et les fit mourir. Pendant que nous étions à la guerre, les caisses que V. Altesse nous envoyait parvinrent à la capitale. Le bachelier et le secrétaire de la flotte, qui devaient nous remettre le registre de toutes les marchandises, arrivèrent également. Dès que le secrétaire fut dans la cité, il s'en retourna aussitôt et laissa ici la liste sans nous rendre compte de rien. Chacun prit ainsi ce qu'il voulait comme si ces objets étaient orphelins. À notre retour, nous n'avons trouvé que des caisses presque vides. Nous avons dressé la liste de tout ce qui restait, pour l'envoyer à V. Altesse. Vous devez également savoir qu'après ces incidents nous avons ramené de la guerre, pour les faire partir par le navire *Gaio*, quatre cent dix esclaves avec notre garde. Le maçon, João d'Estremos, en amena cent quatre-vingt-dix qu'il remit à Alvaro Lopes sur la place royale. Le capitaine en choisit trois cent vingt très bons et les emmena. Il n'en resta alors que quatre-vingt-dix, vieux et maigres. Nous n'avons vu ni la liste ni le registre de ces esclaves et nous ne savons pas combien, sur ce nombre, il en a envoyé à V. Altesse. À notre arrivée, nous

avons trouvé ici le juge Diogo Fernandes²⁵. Il était venu à notre rencontre, avant que nous ne soyons arrivé chez nous. Sans attendre, il commença à dire qu'Alvaro Lopes ne devait pas être capitaine, que nous devions lui retirer cette charge et la lui confier. Nous lui répondîmes que ce qui était fait, était fait et qu'Alvaro Lopes était investi de cette fonction. C'était la coutume, en effet, lorsqu'un capitaine arrivait avec le chef de la factorerie, qu'à la mort du capitaine, le chef de la factorerie lui succédât. Comme il voulait être à la fois capitaine et juge, il était préférable qu'Alvaro Lopes fût capitaine et que Diogo Fernandes restât juge, pour que tous deux participent aux jugements et connaissent des procès. Cela, Diogo Fernandes n'a jamais voulu le faire. Quand nous avons vu qu'il ne voulait pas s'entendre avec Alvaro Lopes pour rendre ensemble la justice, nous lui avons ordonné de retourner au navire et l'avons renvoyé tout de suite. Il partit donc vers le port, mais, comme il n'était pas décidé à s'en aller, il resta si longtemps en chemin que, lorsqu'il arriva, il ne trouva plus le navire. Après avoir fait partir Diogo Fernandes pour Pinda, nous avons immédiatement envoyé Dom Pedro à sa suite. Dom Pedro emmenait cent quatre-vingt-dix esclaves, cent pour nous et quatre-vingt-dix pour remplacer ceux de V. Altesse qui avaient maigri et qui ne pourraient pas partir. Il emportait aussi l'obédience pour le pape et tous nos neveux l'accompagnaient. Les clercs de Fernão de Melo et Rui de Reguo le précédaient. Dès qu'ils surent que Dom Pedro était déjà en route, ils agirent avec la plus grande hâte du monde : ils firent partir le navire sans Dom Pedro et sans notre message, sur l'ordre de Fernão de Melo. Celui-ci voulait, en effet, tout embrouiller pour faire croire que ses mensonges étaient des vérités. Le navire appareilla donc sans prendre à son bord le secrétaire ni personne qui puisse rendre compte à V. Altesse des esclaves que nous lui envoyions, et qui puissent veiller sur eux. Chaque marin prit les esclaves qu'il voulait comme s'ils étaient à sa disposition. De cette façon,

25 Diogo Fernandes, jaloux d'Alvaro Lopes, le provoqua en présence du roi. À la suite de ces injures, le chef de la factorerie le tua, vraisemblablement en 1515.

frère, lorsque Dom Pedro arriva au fleuve Congo, il vit que les navires avaient mis à la voile. Il monta dans une pirogue et les suivit en leur criant de l'attendre, mais ils ne voulurent jamais.

Voyant cela, il s'en revint avec les esclaves qu'il avait emmenés, aussi bien les quatre-vingt-dix qui étaient pour V. Altesse que les cent qui étaient pour nous. S'ils n'avaient pas voulu, frère, emmener Dom Pedro, c'est qu'ils s'étaient emparés de toutes les marchandises que nous vous envoyions et ils ne voulaient pas que celui-ci vous raconte le vol qu'ils avaient commis. Nous avons donc fait armer un autre navire principalement pour envoyer l'obédience. Dom Pedro doit aussi rendre compte à V. Altesse de tout ce que nous voulions lui faire parvenir par les navires précédents ainsi que des bénéfices que les hommes font ici avec la solde que V. Altesse leur envoie.

V. Altesse doit savoir que nous avons donné cinquante peaux à un cordonnier venu ici, pour qu'il les tanne et nous fasse des souliers, vingt de chèvre, vingt de mouton et vingt autres des animaux du pays²⁶. Ces peaux, il n'a jamais su ou voulu les tanner. Aussi, gaspilla-t-il tout ce qu'on lui avait donné et ne fit-il que cinq paires de chaussures en employant beaucoup de peaux et tout ce qui était nécessaire. C'est là tout le profit que nous en avons eu. Le tailleur nous a fait une tunique avec des manches de velours. Il raccommoda aussi quelques vêtements, de mauvais gré. Le tuilier ne voulut jamais faire de tuiles ni de briques. Chaque jour, nous lui donnions de l'argent et nous l'envoyions travailler, mais il n'y alla jamais. Voyant qu'il se moquait de nous, nous n'avons pas voulu nous faire de mauvais sang. Ces artisans n'apprenaient leur métier à aucun de nos serviteurs : bien au contraire, si ceux-ci allaient les voir travailler pour s'instruire, ils recevaient tant de coups qu'ils s'enfuyaient et ne voulaient plus y retourner. On dit que les nobles qui résident loin de nous nous craignent bien plus que ceux qui sont à la cour. C'est bien vrai, et ce sont ces Portugais qui en sont la cause, en raison des moqueries que les nobles leur voient faire et du mauvais exemple qu'ils

26 Ce qui fait soixante et non cinquante.

donnent. En effet, si ceux qui résident loin de nous voyaient ce spectacle, ils seraient pires encore que ceux qui sont près de nous. Ainsi, seigneur frère, voilà les résultats qu'ils ont obtenus ici pour le service de V. Altesse et le nôtre. Voyez, par-là, s'ils méritent leur traitement et s'il faut le leur donner. Quant à nous, il nous incombe seulement d'écrire à V. Altesse toute la vérité car il ne nous paraît pas bon qu'on emporte votre argent et la solde sans rien faire.

Maintenant nous allons rendre compte à V. Altesse de l'arrivée en notre royaume, après ces événements, d'un navire de Fernão de Melo ayant pour capitaine Lopo Ferreira. Il ramenait Dom Manuel, notre frère, et nos neveux. Dom Manuel apportait des lettres de Fernão de Melo au père Nuno²⁷, dans lesquelles il lui demandait, pour l'amour de Dieu, de veiller sur ses intérêts au Congo, bien qu'il n'eût rien ici. Tout se rapportait à la factorerie de V. Altesse. Il promettait d'envoyer un navire le plus vite possible pour ce père et pour tous ceux qui l'aideraient. Il lui demandait aussi de prendre chez lui une de ses propres esclaves que gardait Alvaro Lopes. Il écrivit une autre lettre à Alvaro Lopes disant qu'il le ferait bientôt prisonnier. Quand ces lettres arrivèrent, elles causèrent immédiatement tant de trouble et de convoitise, aussi bien parmi les prêtres que parmi les Portugais qui recevaient une solde, que tous voulurent tuer Alvaro Lopes. Ils achetèrent des esclaves sans se soucier que V. Altesse l'avait défendu dans ses instructions. Ils se moquèrent aussi de l'édit que nous avons fait publier et qui réservait l'achat des esclaves au chef de la factorerie. En revanche, dès qu'ils virent les lettres de Fernão de Melo, ils commencèrent à faire du commerce, à cause de la grande convoitise qui les avait pénétrés, alors qu'auparavant ils étaient tous en paix. Les pères jusqu'alors vivaient saintement, mais après avoir lu ces lettres, ils ne furent plus jamais en paix. Le père Nuno vint alors nous

27 Le père Nuno servait les intérêts de Fernão de Melo. Il obtint du roi des décrets en vertu desquels tous les Portugais commencèrent à enquêter contre Alvaro Lopes et même contre Dom Afonso. De plus, il enleva et retint chez lui la concubine du chef de la factorerie.

trouver pour nous dire qu'il serait bon que le bachelier devînt juge pour trancher les causes en justice. Il apportait un décret rédigé et nous le fit signer. Ensuite, il nous dit de nommer greffier un certain Tomé Lopes, homme de solde qui était avec lui. Parce qu'il était père, nous avons cru qu'il n'avait à nous conseiller que ce qui était du service de Dieu. Sur son avis, nous avons donc nommé greffier Tomé Lopes et nous avons signé un autre papier. Dès qu'ils eurent ces décrets, ils commencèrent à s'entendre entre eux, à manger et à boire ensemble, prêtres et laïcs. Ainsi donc, frère, tous commencèrent à veiller aux intérêts de Fernão de Melo comme il le leur avait recommandé. Chaque jour, ils faisaient des enquêtes contre nous et contre Alvaro Lopes, chef de votre factorerie. Tous lui voulaient du mal, tous étaient témoins, juges et greffiers.

À ce moment, ils cherchèrent à voler aux pères une chèvre que nous leur avions donnée. À cause de cette chèvre, les pères se réunirent à l'église, sonnèrent les cloches et lancèrent une excommunication. Cela fut fait avec des chaînes mises à l'envers. Ils coupèrent aussi un rameau vert en prononçant une malédiction : comme ce rameau séchera, que se dessèchent tous ceux qui étaient contre eux et qui disaient du mal d'eux. De plus, le père Nuno prit chez lui la négresse qu'Alvaro Lopes avait pour concubine et la retint enfermée dans sa maison. Nos nobles en murmuraient chaque jour ainsi que de nombreuses autres choses très déshonnêtes que nous n'osons pas écrire à V. Altesse à cause de l'excommunication qui y a été attachée.

Sans se soucier de rien, ils étaient tous déchaînés contre Alvaro Lopes. Pour nous humilier davantage, alors qu'il était un jour agenouillé devant nous, nous demandant des provisions pour les esclaves qu'il gardait dans la factorerie, le juge arriva par derrière et, à notre barbe, le prit par les cheveux en le secouant et en lui donnant des coups de pied. Cet incident nous a profondément affligé, car c'est contre nous qu'il était dirigé. Bien qu'Alvaro Lopes ait eu un poignard à la ceinture, il fut si patient qu'il ne voulut pas s'en servir parce qu'il était en notre présence. Il lui promit cependant de le lui faire payer ailleurs. Et ce n'est pas tout ! Peu de temps après, en effet, nous

parlions familièrement avec le juge. Nous lui disions que V. Altesse l'avait envoyé ici pour que lui-même, Jorge Machado, Alvaro Lopes et tous leurs serviteurs vivent avec nous et nous enseignent les choses du service de Dieu, et non pas pour vivre avec le tailleur et le maçon. Il nous répondit alors que, pour tout le trésor de V. Altesse aussi bien que pour toutes les richesses du Portugal, il ne vivrait pas avec nous, et que c'était un malheur pour lui de devoir fréquenter un noir²⁸. Tel est le service qu'il nous a rendu et ce qu'il nous a appris. Il nous a fait mille autres injures trop honteuses pour que nous les rapportions à V. Altesse. Nous vous confions tout cela pour que vous en jugiez et que vous donniez à chacun le châtement qu'il mérite. Est-ce la coutume de parler ainsi au roi, et d'arracher les cheveux aux hommes, à la barbe du roi, surtout si l'on a un mandat de juge ? Si V. Altesse l'entend ainsi, nous le souffrirons pour son service avec grande patience, par amour pour Notre Seigneur Dieu, comme nous avons supporté jusqu'ici beaucoup de choses par amour de Dieu. Quand le navire de Fernão de Melo eut déposé à terre Dom Manuel et nos neveux, il s'en fut à la côte des Pangelungus où Fernão de Melo envoyait beaucoup de soie et d'étoffes pour les échanger avec eux et être leur ami. Il savait pourtant que nous étions leur ennemi parce qu'ils étaient infidèles et qu'ils nous avaient fait beaucoup de guerres au cours desquelles avaient été tués plusieurs nobles de nos parents et des hommes blancs. Tout cela, frère, Fernão de Melo le machinait pour nous faire du tort et scandaliser les nobles, pour qu'ils disent que les hommes blancs recherchaient l'amitié de Pangelungus, que sa façon d'agir était conforme à la vérité et que la loi de Dieu que nous enseignons était faite de mensonges. Aussi, les nobles se dressèrent tous contre nous et retournèrent à leurs idoles. Notre Seigneur, voyant la mauvaise intention de Fernão de Melo, lui donna la récompense de ceux qui sont au service du démon. Les siens arrivèrent chez les Pangelungus et descendirent à terre pour commencer. Mais, dès que les infidèles les eurent accueillis, ils massacrèrent Lopo Ferreira qui

était capitaine et trois ou quatre hommes ; les autres s'échappèrent de la barque et s'enfuirent.

Que V. Altesse voie ainsi de combien de manières Fernão de Melo a cherché à nous détruire et a si mal informé V. Altesse, afin que vous vous absteniez de nous faire visiter. C'est pourquoi nous supplions V. Altesse d'ordonner à Fernão de Melo de dire pour quelle raison il a fait prisonnier notre fils, Dom Francisco, et pourquoi il ne l'a pas laissé partir dans les navires de V. Altesse, où nous l'envoyions pour nouer plus d'amitié avec le Portugal. V. Altesse nous avait demandé, en effet, de faire aller là-bas vingt ou trente jeunes gens de notre famille. Aussi, avions-nous dépêché notre fils pour qu'il offrît à V. Altesse tous les esclaves et les présents que nous lui faisons apporter. Fernão de Melo ne les y laissa pas aller et les fit amener à l'île. Là, un bâton à la main, nos jeunes gens durent mendier pour l'amour de Dieu, même nos neveux. Cela nous a profondément affecté et nous avons beaucoup souffert selon la chair car ils étaient tous de notre sang, mais, quant à l'âme, nous n'y perdîmes pas. Nous avons en effet envoyé notre fils pour apprendre les choses de Dieu et, pour cela, toutes les souffrances du monde qui l'accablaient pour lui faire trouver la foi de Notre Seigneur et l'approfondir, nous les avons tenues pour bien employées et nous les souffrirons par amour pour Dieu Notre Seigneur afin qu'il se souvienne toujours de nous.

Maintenant nous demandons à V. Altesse, par amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, de ne pas nous abandonner afin de ne pas laisser perdre les fruits du christianisme déjà obtenus dans notre royaume. Nous ne pouvons pas faire plus, en effet, car nous n'avons qu'une seule bouche pour prêcher et enseigner. Quant à nous, nous sommes déjà marié religieusement ainsi que les nobles qui sont près de nous. Quant à ceux qui sont loin, ils ne veulent pas se marier religieusement à cause du mauvais exemple qu'ils voient chaque jour et ils ne veulent pas m'obéir. C'est pourquoi, nous demandons à V. Altesse, pour l'amour de Dieu, qu'elle nous aide à les marier. Si V. Altesse ne veut pas nous aider spirituellement, nous la supplions, en baisant ses mains royales, de nous envoyer cinq ou six navires pour nous, nos enfants

et nos parents, afin que nous ne voyions pas une si grande perdition. Nous demandons maintenant à V. Altesse de nous faire justice de Fernão de Melo, parce qu'il nous diffame et cherche à nous anéantir. Que V. Altesse lui ordonne de payer toutes les marchandises qu'il nous a enlevées par tromperie alors qu'il ne nous a jamais rien acheté. S'il ne trouve pas de marchandises pour nous payer, obligez-le à nous donner l'île, puisqu'elle est à lui²⁹. Nous en aurions grande satisfaction. Mais que V. Altesse ne pense surtout pas que nous la lui demandons dans un autre but que pour augmenter la chrétienté. V. Altesse doit savoir que les jeunes gens n'apprennent pas aussi bien lorsqu'ils sont avec leur père et leur mère que lorsqu'ils en sont éloignés. Dans ce but, nous enverrons un homme de notre sang et V. Altesse enverra un prêtre bon et vertueux. Ils gouverneront ensemble cette île principalement au spirituel et, ensuite, au temporel. Cette île est, en effet, si proche de notre royaume que nous y enverrons beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles pour s'instruire, parce qu'ici ils font tous l'école buissonnière. Un jour il en vient deux cents, un autre jour cent, tandis que, là-bas, ils apprendront en peu de temps. Ainsi cette île nous procurera des prêtres, du vin et de la farine pour le saint sacrifice. Nous n'écrivons pas davantage à V. Altesse parce que nous aurions besoin d'une main³⁰ de papier pour y raconter toutes les complications qu'on nous a créées. Dom Pedro en rendra largement compte à V. Altesse. Si dans cette lettre certaines choses sont mal écrites, nous nous en excusons parce que nous ne connaissons pas le style du Portugal. Nous avons écrit cette lettre-ci avec un élève de l'école, car nous n'osons le faire avec aucun des hommes blancs qui sont ici, car tous ceux qui sont instruits ont commis quelques fautes. Nous baisérons les mains royales de V. Altesse, lui demandant d'écrire une lettre au Mani Bata, Dom Jorge, et au Mani Pangu, qui sont les principaux chefs de notre royaume. Que V. Altesse leur fasse des recommandations pour qu'ils soient bons chrétiens. Qu'elle

29 Île cédée à la famille de Melo en 1495.

30 Vingt-cinq folios.

leur envoie également deux prêtres à chacun, en plus de ceux qui viennent pour nous. Ils diront la messe dans leurs églises, confesseront et enseigneront toutes les choses du service de Dieu. Ces deux nobles habitent bien à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieues³¹ de chez nous et chacun a son église à la gloire de Dieu. De plus, nous avons envoyé à chacun de ces chefs deux enfants de l'école pour les instruire ainsi que leurs fils et leurs parents. De cette façon, ces régions commencent à porter beaucoup de fruits. Que V. Altesse voie maintenant si elle veut achever cette œuvre à laquelle nous avons jusqu'à présent consacré toutes nos forces. C'est, en effet, tout ce que nous pouvons faire. S'ils obtiennent des pères qui disent la messe pour eux et les confessent, ils en retireront un grand profit et une grande fermeté dans la foi. Que Notre Seigneur prolonge les jours de V. Altesse pour qu'elle nous aide toujours à augmenter sa sainte foi.

Fait par João Texeira, serviteur du très patient,
très affligé prince-roi du royaume du Congo, le 5 octobre 1514.

Le roi l'a fait.

[signé] Le roi Dom Afonso

31 Une lieue = 6 km. Il y a en réalité 200 km environ de São Salvador à l'église de Bata. Toutefois, le Bata s'étendait beaucoup plus loin jusqu'au confluent du Kwango et du Kasai.

Sammy Baloji. Congos, fragments d'une histoire

Ce livret est publié à l'occasion de l'exposition présentée du 6 octobre 2019 au 26 janvier 2020, par Le Point du Jour, centre d'art / éditeur (Cherbourg, France).

Édité par Twenty Nine Studio et Le Point du Jour,
mis en page par Ismaël Bennani & Orfée Grandhomme,
composé en Gentium book et imprimé par Frédéric Rousseau,
sur les papiers Fedrigoni Savile Row Brown Tweed et Woodstock Betulla.

Pour l'introduction et la traduction © 1974

Académie royale des sciences d'Outre-Mer (Bruxelles).

Pour cette édition © 2019 Twenty Nine Studio et Le Point du Jour.

Tous droits réservés.

